

De Ruskin à Proust, en passant par la cathédrale d'Amiens

Mireille Naturel

*Secrétaire Générale de la Société des Amis de Marcel Proust et des amis de Combray
Maître de conférences en Littérature à l'université Sorbonne nouvelle Paris 3*

« Je voudrais donner au lecteur le désir et le moyen d'aller passer à Amiens une journée en une sorte de pèlerinage ruskinien. » C'est ainsi que Proust commence l'article « Ruskin à Notre-Dame d'Amiens » qu'il publie en avril 1900 dans *Le Mercure de France*. Ce texte servit ensuite de préface à *La Bible d'Amiens* (1904) et fut enfin intégré dans le volume *Pastiches et mélanges*, paru en 1919, en même temps qu'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* et que *Du côté de chez Swann*, réédité chez Gallimard. Les années 1900 sont les années ruskiniennes de Proust. La passion est telle qu'il en délaisse le roman autobiographique qu'il était en train d'écrire, *Jean Santeuil*. 1900 est l'année où meurt Ruskin ; c'est aussi l'année où Proust fait deux voyages à Venise, l'un avec sa mère - il y retrouve Reynaldo Hahn et sa cousine Marie Nordlinger -, l'autre seul. Il publiera deux traductions de Ruskin, avec la complicité de sa mère qui maîtrise l'anglais beaucoup mieux que lui : *La Bible d'Amiens* (1904), *Sésame et les lys* (1906). Il consacre également deux articles nécrologiques à Ruskin, l'un intitulé « John Ruskin », publié dans *La Chronique des arts et de la curiosité*, le 27 janvier 1900. Il est signé « M.P. ». Le second s'intitule « Pèlerinages ruskiniens en France » et paraît dans *Le Figaro* du 13 février 1900. Le premier, en commençant par mettre Ruskin au même rang que Tolstoï, Nietzsche, Ibsen, le définit à la fois comme directeur de conscience de son temps et comme initiateur de beauté. Les nombreuses œuvres citées sont « de véritables bréviaires de sagesse et d'esthétique ». Ruskin est aussi l'auteur d'une autobiographie, *Praeterita*, ce qui n'a pu laisser indifférent celui qui a commencé par vouloir écrire un roman autobiographique. Mais c'est l'auteur des *Sept Lampes de l'architecture* (1849) et des *Pierres de Venise* (1851) qui intéresse avant tout Proust. Certes ce dernier a un autre maître en la matière, Émile Mâle, l'auteur de *L'art religieux du XIIIe siècle en France*. On sait combien la cathédrale – modèle de la construction de sa propre œuvre – a d'importance pour Proust, de même que les églises dont il prend la défense, au moment de la promulgation de la loi sur la séparation de l'Église et de l'État, en 1905. Dans « Pèlerinages ruskiniens en France », Proust affirme que pour rendre hommage à un écrivain que l'on admire, mieux vaut se rendre sur les lieux qu'il a fréquentés et décrits que sur sa tombe. Il encourage ainsi les « fidèles », comme il les appelle, à se rendre à Rouen mais aussi à Amiens, voir cette cathédrale à laquelle Ruskin a consacré un livre, *La Bible d'Amiens*. Ruskin propose, en quelque sorte, un guide touristique pour visiter au mieux la cathédrale. Rien n'est laissé au hasard : la façon d'aborder la cathédrale a déjà son importance, plusieurs itinéraires sont proposés. La première rencontre que Proust a faite, dans son pèlerinage ruskinien et qu'il rapporte dans sa Préface, est celle que décrivait Ruskin, celle des mendiants, « si vieux que c'étaient peut-être encore les mêmes ». Il leur fait l'aumône, comme le préconisait l'auteur de *La Bible d'Amiens*. Et en même temps, revient en lui le souvenir de *L'Éducation sentimentale* de Flaubert, le moment où, sur le bateau, Frédéric glisse un louis d'or dans la casquette du harpiste, en l'associant à la bénédiction de Mme Arnoux. Puis vient la rencontre avec

la Vierge dorée. Elle est ainsi désignée parce qu'elle était à l'origine, recouverte d'or ; elle redevient dorée au moment où le soleil pose ses rayons sur elle. Comme l'explique Yves-Michel Ergal dans sa réédition de *La Bible d'Amiens* (Bartillat, 2007), elle « incarne en effet, nichée ainsi pour l'éternité, à la fois la figure tutélaire de la culture française et occidentale, et la figure maternelle » (p. 316). Le critique établit un parallélisme entre cette Vierge dorée qui nous fait pénétrer dans la cathédrale et dans l'œuvre, et la Petite Madeleine de Proust. Cette Vierge, objet d'une longue métaphore filée, est rendue vivante, comparée pour son sourire à une soubrette, le rayon de soleil faisant l'effet d'une caresse. Proust dit combien il aime être accueilli par la Vierge Dorée, « avec son sourire de maîtresse de maison céleste » et il est sensible à « sa parure exquise et simple d'aubépines ». Suit une longue description de ces aubépines qui ne peut qu'intriguer celui qui connaît l'importance du thème chez Proust. Se serait-il inspiré des aubépines de la cathédrale d'Amiens pour concevoir ses propres aubépines, celles qui sont l'objet d'un véritable culte par les proustiens, au mois de mai de chaque année ? Pour Yves-Michel Ergal, cela ne fait aucun doute. Et d'ailleurs, cette Vierge dorée est "déplacée" par Proust de Combray à Balbec : elle décore le portail de l'église de Balbec-en-Terre, dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Terminons en citant Proust et laissons-nous conduire par la Vierge dorée pour entrer dans la cathédrale d'Amiens et dans l'œuvre de Ruskin.

« Je le [le petit chemin] trouvai tout bourdonnant de l'odeur des aubépines. La haie faisait comme une suite de chapelles qui disparaissaient sous la jonchée de leurs fleurs amoncelées en reposoir ; au-dessous d'elles, le soleil posait à terre un quadrillage de clarté, comme s'il venait de traverser une verrière ; leur parfum s'étendait aussi onctueux, aussi délimité en sa forme que si j'eusse été devant l'autel de la Vierge, et les fleurs, aussi parées, tenaient chacune d'un air distrait son étincelant bouquet d'étamines, fines et rayonnantes nervures de style flamboyant comme celles qui à l'église ajouraient la rampe du jubé ou les meneaux du vitrail et qui s'épanouissaient en blanche chair de fleur de fraisier. » (« Combray », *Du côté de chez Swann*, p. 246-247)